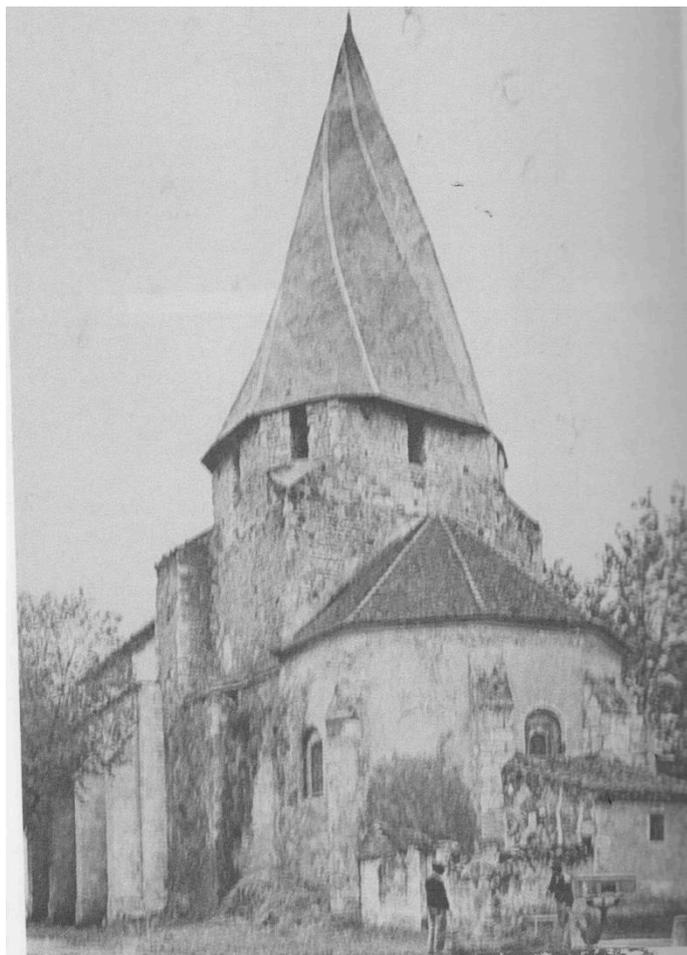


## Préparation Sérignac-sur-Garonne



### Sérignac

Le nom de Sérignac serait issu d'un centurion romain dénommé Sérugnus, peut-être propriétaire d'une « villae » sur ce territoire.

Le village porta les noms de Sérignac-d'Agenais, Sérignac-en-Brulhois ou de Sérignac-de-Laplume.

En effet il se situe dans le Brulhois, un pays de terrasses et de coteaux bordant la Garonne, dont la capitale historique était Laplume.

Sérignac est une commune aux risques d'inondations importants avec les crues de la Garonne comme en 1435, 1875, 1930, 1952. Elle a été placée en état de catastrophe naturelle à plusieurs reprises pour inondations et coulées de boue en 1982, 1999, 2009 et 2021. La sécheresse de la couche argileuse est aussi un vecteur sensible dans le risque de fissures d'un grand nombre de maisons.

La première église serait datée entre le X<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle car elle est nommée dans une chartre de 1060 avec une appellation : Nostra Dama de Serinhaco.

L'église actuelle a conservé une partie importante des murs de l'église primitive avec ces pierres cubiques, dont l'origine proviendrait des villas Gallo-Romaines qui existaient sur le territoire de la paroisse. L'église était entièrement couverte en charpente.

Son originalité consiste en son clocher « tors » dont le premier fut construit entre 1580 et 1600. Il fut reconstruit en 1814 par suite d'un mauvais entretien, puis gravement endommagé par la foudre en 1922. Il sera refait à l'identique en 1989 par des charpentiers compagnons du tour de France. La France recense 65 clochers tors et pour 78 % ces derniers ont une torsion de gauche à droite. Un clocher tors, ou flammé, est un clocher dont la flèche est spiralée, souvent couverte d'ardoises. Le clocher d'une église se compose souvent d'une tour en pierre sur laquelle repose une pyramide surmontée d'une flèche. Certains clochers ont ainsi été construits pour réaliser une prouesse architecturale. De nos jours construire une maquette de clocher hélicoïdal est devenu une épreuve que l'on fait passer aux apprentis charpentiers des compagnons du tour de France.

### Un peu d'histoire :

Cette église était une dépendance du prieuré de Layrac. Celui-ci, fondé en 1062 par Hunauld de Béarn fut donné à l'abbaye de Moissac lorsque ce dernier devint abbé de Moissac en 1072. Ce rattachement à l'ordre de Cluny explique la dimension de l'église et la profondeur du chœur.

*Hunauld était le frère du vicomte de Brulhois et le fils de de Gaston III de Béarn, décédé en 1045, et de Adalais de Lomagne, vicomtesse de Brulhois et petite fille de Guillaume Sanche, duc de Gascogne.*

*Ce dernier serait né aux environs de 925 et décédé en 996, il succèdera à son frère Sanche Sanche, mort sans héritier, à la tête du duché de Vasconie qui deviendra la Gascogne au XIIème. Il agrandira son domaine avec l'Agenais et surtout le comté de Bordeaux et se mariera avec la fille du roi de Navarre Garcia II.*

Le Brulhois tire son nom de « broglio », un mot gaulois signifiant le talus, la bordure de rivière boisée. Il recouvre toute la partie des terres anciennement boisées entre Garonne et coteaux gascons. La vicomté a vu le jour au Xème, vers 960, se confondant avec la Gascogne puis au Béarn à partir de 1134 avec Centulle VI.

Elle comprenait entre autres les baronnies de Cuq, Goulard, Montagnac, Montesquieu, Ségougnac, Sérignac, Roquefort...

En 1187 le jeune Gaston VI de Béarn, déclaré majeur à la mort de son père, rendit « hommage » à Huesca au roi d'Aragon pour sa vicomté du Béarn. Il n'en fut pas de même pour les vicomtés de Gavardan et de Brulhois qui furent reconnues de fait par Alphonse II comme faisant partie intégrante des possessions du duché d'Aquitaine.

En 1273, Gaston VII vicomte de Béarn et du Brulhois fondera une bastide à Sérignac, en paréage avec l'abbé Gaillard de Figeac, moine du prieuré de Layrac. Celle-ci sera privée de remparts en application du traité de Meaux en 1229 et l'église sera sur la place centrale.

Proche d'Agen, Sérignac partage l'héritage commun de la tribu gauloise (celte) des « Nitiobroges » dont le nom signifie « ceux qui ont leur propre pays », mais son histoire a été différente de celle de l'agenais historique

La fin de Rome a soumis l'agenais à des influences diverses : il fut « marche » pour le roi de France face aux Vascons, et sera victime des guerres entre le roi de France et celui d'Angleterre, la frontière militaire passant soit en amont soit en aval d'Agen.

La rive gauche de la Garonne, changea d'appartenance au cours des siècles liée à l'existence de l'évêché de Condom, de la vicomté de Brulhois, du duché d'Albret, tout en dépendant du Parlement de Toulouse.

Entre 1196 où l'agenais fut donné en dot à la sœur de Richard cœur de lion lors de son mariage avec le comte de Toulouse, et le traité d'Amiens en 1279 quand Philippe le Hardy rendit ce territoire au roi d'Angleterre, l'agenais appartenu aux états toulousains. Il entrera ensuite dans une période anglaise entrecoupée de brèves dominations françaises.

L'agenais fut tiraillé par l'influence de la Gascogne, la Guyenne et le Languedoc mais aussi par Bordeaux et Toulouse. Lors de la croisade contre les Albigeois le pays fera l'objet de représailles par une expédition menée par Guy II d'Auvergne et l'archevêque de Bordeaux.

A partir du XIVème le diocèse d'Agen fut scindé en deux avec la création de celui de Condom en 1317. Les juridictions se superposèrent ou se chevauchèrent apportant de la confusion.

De plus certains territoires comme la vicomté de Brulhois, avec sa capitale Laplume, regardait vers Toulouse, alors que les autres dépendaient de la généralité de bordeaux.

Si la sénéchaussée d'Agen était vaste, couvrant la moitié nord du Lot et Garonne, elle était concurrencée au sud par celles de Condom et Nérac due à l'importance de la famille d'Albret, ainsi que Bazas, la coupure étant officialisée par la Garonne.

Ce n'est que sous Louis XI en 1462 que l'agenais sera rattaché au parlement de Bordeaux et rompra tout lien politique avec le Languedoc et Toulouse. Il dépendra jusqu'à la révolution du Parlement de Bordeaux et gouvernement de Guyenne.

Jusqu'à la révolution l'agenais fut un pays plus qu'une province, à la charnière de la Guyenne et du Languedoc.

### **Le canal Latéral**

Depuis l'antiquité un projet de canal latéral de la Garonne était envisagé car la liaison entre les deux mers nécessitait une navigation le long des côtes espagnoles, c'est à dire un périple de plus de 3000 km où il fallait braver les tempêtes et les attaques barbaresques.

Lorsque Paul Riquet acheva le canal Royal du Languedoc en 1681 il avait l'idée de prolonger le canal jusqu'à l'atlantique. Faute de moyens le projet fut abandonné.

Il fallut attendre 1828 pour qu'une étude soit entreprise, qui s'achèvera en 1830. Pour faciliter l'industrialisation il était vital en effet d'avoir un axe de communication pour faire circuler les lourdes matières premières, ce sera l'objet des lois du « plan Becquey de 1821-1822.

En effet il fallait résoudre les difficultés provoquées par les crues ou les étiages sur la Garonne qui stoppaient la progression des barques, réduisant la navigation et donc les échanges une partie de l'année.

En 1832 une concession fut accordée à la société Magendie-Sion du sieur Doin. Mais celui-ci ne respecta pas ses engagements et il fut déchu de ses droits par une loi du 9 juillet 1835.

Une nouvelle loi de 1838 allouera une somme aux héritiers de Doin en dédommagement et le projet sera confié à Jean Baptiste de Baudre, inspecteur divisionnaire des Ponts et Chaussées.

La construction débutera avec un budget de quarante millions de francs et les travaux commencèrent simultanément en plusieurs points. Des milliers d'ouvriers participeront à construire cette voie fluviale en réalisant des ouvrages remarquables tel le pont canal d'Agen.

En 1844 le tronçon Toulouse-Montech-Montauban sera ouvert, puis en 1849 reliera Agen.

En juin 1853 il sera ouvert à la navigation en amont de Buzet sur Baïse, pour s'achever en mai 1856 jusqu'à Castets-en-Dorthe.

Ce canal de 193 km subit un dénivelé de 128 mètres géré par les 55 écluses dont 53 sur la ligne principale, 10 pour l'embranchement de Montauban et 3 pour les jonctions avec les rivières, et deux ponts canaux seront réalisés.

Il longe la rive droite jusqu'à Agen pour franchir le fleuve par un pont-canal et continuer rive gauche jusqu'à 54 km de Bordeaux où la Gironde redevient navigable.

Le canal est alimenté par celui de Brienne à Toulouse et la rigole souterraine de Laboulbène à Agen.

Malheureusement il s'acheva en même temps que la ligne de chemin de fer Bordeaux à Sète et la gare d'Agen accueillit ses premiers convois en 1857. L'état commit l'erreur de concéder le bail d'exploitation du canal à la Compagnie des chemins de fer du Midi. Cette dernière, concurrente du transport en batellerie augmentera les péages du transport fluvial. Ces tarifs dissuasifs entre 1850 et 1893 entraînera une régression du fret, en divisant par trois les tonnages transportés par voie d'eau.

Aussi, par convention du 3 novembre 1896, l'état rachètera le canal à compter du 1<sup>er</sup> juillet 1898. Et jusque dans les années 1970 le canal restera affecté au transport de marchandises. Au cours de ces années il sera mis au gabarit « Freycinet », ainsi toutes les écluses ont une longueur de 40,5 mètres pour une largeur de 6 mètres, sauf celles de Montech qui ont gardé l'ancien gabarit de 30 mètres. Pour faire face au déclin du transport fluvial il sera envisagé de mettre aux normes la partie canal du midi. Cependant un autre trafic apparaîtra celui du tourisme fluvial.

Le classement du canal du midi à l'inventaire de l'Unesco fera augmenter la nouvelle utilisation et en fera bénéficier le canal latéral.

Près de mille bateaux transitent entre la méditerranée et l'atlantique, entraînant une activité de 10 à 60 % des secteurs d'activités des ville et villages riverains.

### **Le pont canal d'Agen**

Le 25 août 1839 la pose de la première pierre du pont canal fut faite par son altesse royale, le Duc d'Orléans. Ce pont est composé de 23 arches lancées en travers du fleuve pour une longueur de 589 mètres. Il s'agit du plus long pont canal en maçonnerie d'Europe et un des ouvrages exceptionnels du patrimoine fluvial du sud-ouest, classé au titre des monuments historiques.

### **Le pruneau**

Ce fruit originaire de chine s'est déplacé avec la route de la soie pour atteindre l'Europe au cours d'un long périple. Le prunier s'établira sur tout le pourtour méditerranéen avec les Grecs et les Romains.

Dès l'antiquité des anecdotes vantent ce petit fruit sombre dont la maîtrise du séchage permettait de le stocker et d'offrir une source d'approvisionnement pour les marins.

En gaule la province dite « la Narbonnaise » verra se développer la culture de cet arbre sur de terrains géologiques adaptés à cette espèce de fruitier.

Mais c'est seulement au retour de la 3<sup>ème</sup> croisade au XIII<sup>ème</sup> siècle, que les moines de l'abbaye de Clairac, près d'Agen, effectueront une hybridation des pruniers locaux avec des plants de pruniers de Damas ramenés de Syrie. Cela donnera une nouvelle espèce baptisée « prunier d'ente » du vieux français « enter » signifiant greffer.

Par séchage au soleil ils obtinrent les premiers pruneaux qui furent embarqués sur les gabarres à destination de ports de la façade atlantique au port d'Agen sur la Garonne. La ville deviendra la capitale du pruneau, là où les vergers fleurissent.

Les pruneaux furent rapidement associés au nom de la ville. Et cette appellation perdurera jusqu'à sa reconnaissance officielle par l'union européenne en novembre 2002 avec une indication géographique protégée.

Apprécié pour son goût sucré il possède de nombreuses qualités nutritionnelles. C'est une source de potassium, une richesse en fibres avec une bonne teneur en glucide. C'est un coupe faim qui aide à la digestion et qui permet de lutter contre la perte d'élasticité de la peau.

## Balade Sérignac sur Garonne du 15.09.2024

Le parking est bien rempli dans la semi-pénombre de cette aurore naissante. Plus de cinquante participants s'apprêtent à monter dans le bus.

A la limite de l'horizon une étroite bande, lumineuse et éblouissante, annonce l'émergence du soleil, bienvenu dans cette froideur peu accoutumée en cette période de prémices de l'automne. Le ciel est uniformément composé d'un gris pale qui bleuit en montant au-dessus de l'horizon. Un voyage tranquille dans cet environnement éclairé et une circulation très fluide. Puis apparaissent les fumées blanchâtres des deux tours de ciment nous indiquant l'approche de la destination, comme un vaste message papal.



Le bus se positionne dans la cour de la ferme Roques où nous attend Pascal, le propriétaire arboriculteur. Le personnage arbore son béret béarnais noir avec au sommet la petite queue dressée en forme de cylindre raidi. Il nous accueille de sa voix claire et forte. Très vite, avec moult commentaires nous sommes conduits dans une salle emplies de chaises, telle un petit cabaret. Car il faut bien admettre que nous assistons à un spectacle de toute beauté sur la présentation de la fabrication artisanale du pruneau d'Agen.

Pour nous commenter les phases de la longue procédure mise en œuvre pour cette production délicieuse, le conférencier devient un humoriste digne de belles soirées théâtrales.

D'une voix fluctuante entre la douceur du conte et l'affirmation de réalités délicates ou difficiles, il fait onduler ses intonations ne permettant aucun assoupissement.

La confection du pruneau d'Agen s'étend sur une courte période allant de fin août jusqu'après mi-septembre.

La première phase consiste au ramassage de ce fruit, la prune d'Ente, à l'aide d'une lourde machine capable de faire vibrer doucement et légèrement l'arbre fruitier pour faire tomber les fruits dans des réceptacles en bois.

Machine dite branleuse qui a permis de remplacer le dur labeur de ramassage à la main provoquant des courbatures costales douloureuses.

Plusieurs passages successifs, tous les 2 à 3 jours, permettent de récolter les fruits des arbres. Ces végétaux si précieux et qui ne produisent qu'au bout de huit années.

Ces prunes sont ensuite lavées et rafraichies afin de raffermir la chair.





Vient alors un calibrage, opéré pour « enlayer » les prunes afin d'effectuer un séchage pour les déshydrater à l'aide d'une étuve portée à une chaleur d'environ 80° et pendant vingt heures au moins avec une attention constante générée par le savoir professionnel. Des périodes avec une proximité particulièrement échauffante pour les travailleurs. Les intonations dignes d'un artiste de music-hall favorisent le rire et procurent

une saine détente à l'ensemble du groupe.

La valeur d'un bon pruneau se caractérise par sa chair de couleur orangée. Lorsqu'elle est noire, car trop déshydratée et dépourvue des vitamines, le pruneau provient d'une production industrielle.

Après ce séchage minutieux les pruneaux sont « déclayer » avec un tri manuel, majoritairement féminin pour catégoriser les tailles vendables ou transformables.

Alors il ne reste plus que l'ensachage, où une machine achetée en collectivité permet de remplir 5 sachets par seconde.

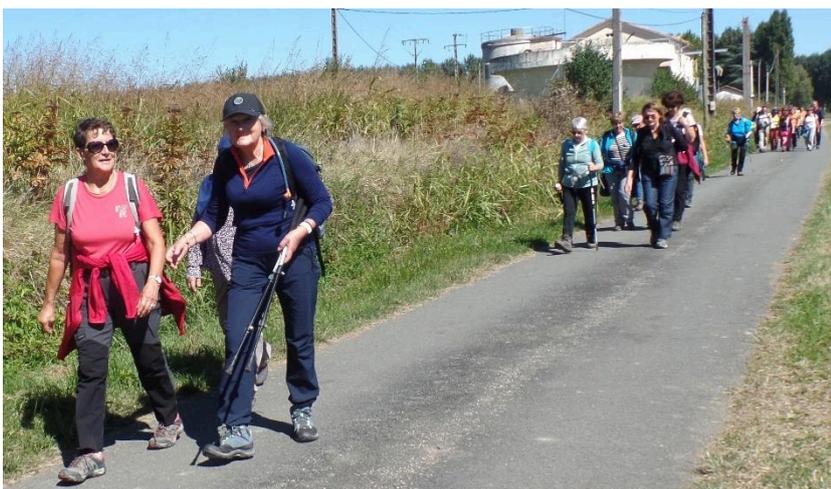
Et voilà un produit mi-cuit non réhydraté, riche en suc glaucique et potassium que l'on peut trouver dans quelques enseignes de grande distribution.



Cette séance récréative, ce sketch humoristique d'une bonne heure a généré un instant d'ataraxie, une humeur joyeuse générée par cette fresque représentative et détaillée de la connaissance du métier.

Un récital de phrases et de mots ravivant l'esprit critique et nous inondant d'une pluie de souvenirs instamment actualisés. L'invitation à une dégustation de liqueur dans les petits verres givrés est appréciée. Il ne reste plus qu'à faire les achats pour ramener à la maison des produits sains et

français.



Dans la cour en pleine lumière, le soleil est présent contrariant les effets frileux d'un petit vent.

Le départ s'effectue en contournant le bâti de la ferme pour prendre un chemin de déserte à travers les vergers de la propriété.



Sur la gauche s'allongent des rangées de pêchers ou abricotiers dont les feuilles amorcent des flétrissures préparant la chute, tandis qu'à droite les pruniers ébranlés n'offrent que quelques fruits bleutés au sol.

Puis viennent des alignements de pommiers, « golden » jaunissante ou espèce rougissante, sous leurs filets protecteurs.

Le chemin de terre affiche les marques creusées par les pneus des matériels agricoles, rendant le pas un peu instable.

Et puis vient la fin du grand champ et la montée du « col » pour rejoindre la route où nous partons sur la droite en côtoyant longuement une parcelle de hautes tiges de maïs.

Nous franchissons l'autoroute sur le pont de la Madonne, dominant le vrombissement des véhicules lancés dans la course vers Bordeaux ou Toulouse.

Sur la droite un champ de tournesol est garni de plants courts mais avec de grandes inflorescences et capitules volumineuses, lourdes et pendantes, dirigées vers le sol. Les accotements de la voie sont très verts et de jeunes orties se dressent tandis qu'à droite s'étire une longue plantation de sorgho. Un plaisir de voir que cette graminée, bien moins gourmande en eau et aussi riche que le maïs, trouve de plus en plus sa place dans l'alimentation fourragère.



Mais certaines espèces fournissent aussi des grains utilisés dans l'alimentation humaine. Car la terre est capable de fournir de nombreuses ressources, encore faut-il que l'humain, contrairement aux animaux, sache respecter et s'adapter.

Un nouveau pont permet de franchir le canal latéral et nous prenons de chemin de halage en



écoutant la plainte flûtée du souffle léger de l'alizé agitant et faisant crisser les feuilles qui se dessèchent.

Sur la gauche l'eau du canal est assombrie par la voilure des hauts arbres, mais cela reste plus réjouissant que la vue du chenal vidangé d'il y a sept ans. Sur la gauche, après le fossé longeant un vaste champ, des rangées de pommiers arborent des fruits de type « canada », toujours protégés par les longs filets.



Après quelques centaines de mètres nous prenons sur la gauche une sente le long d'une peupleraie aux lignes d'arbres particulièrement hauts et encore couverts de leurs feuilles virant au jaune.

Des troncs très hauts et droits, avec une bonne circonférence de quoi fabriquer de belles poutres. Nos pas crissent sur l'herbe régénérée, et naviguent entre une myriade de taupinières favorisées par la fraîcheur

et humidité du sol. De la prêle sauvage, cette plante à tige creuse et rugueuse, s'érige par nappe dans ce sous-bois détrempé. Le chemin très herbeux se couvre de pissenlits aux grandes feuilles vertes.

Nous longeons un interminable champ de sorgho aux graines apparentes alors que des aboiements proches signalent la présence d'habitations.

Le chemin devient de plus en plus défoncé, labouré et dégradé par le passage de véhicules lourds par temps de forte humidité qui ont créé de petits vallonnements ou creux hostiles aux chevilles. Il faut marcher en bien regardant où la dépose du pied s'effectue.



Enfin nous arrivons à une route, au pied d'un volumineux figuier, pour ensuite passer une revue devant la rangée d'agaves dont une impressionnante progéniture ressort le long du trottoir.

Nous arrivons à l'intersection avec la départementale et l'église de Béquin apparaît.

Après un changement de direction vers la droite nous approchons du village entre des champs de choux fourrager, dits choux raves.

Près de l'église les places assises sont rares, quatre bancs de pierre, aussi la plupart des randonneurs choisit l'herbe sous des frondaisons de l'autre côté de la route. C'est un pique-nique dispersé et rapide, avec heureusement un sanitaire proche. Cela n'empêche pas la convivialité et le partage du chocolat ou du café.

Avant de reprendre la marche quelques mots sur ce pays où la Garonne règne en maîtresse, avec la crue de la Garonne de février 1952

Le 3 février 1952 le fleuve a débordé envahissant près de la moitié de la ville d'Agen en s'engouffrant dans les rues de la ville. Une crue exceptionnelle, de type centennal, qui atteindra au plus haut la cote de 10,38 mètres dans la préfecture, alors qu'elle avait atteint 11,62 mètres en 1930, la plus forte crue du XXème siècle. Dans le journal du Sud-Ouest du lundi 4 février il était indiqué que toute l'esplanade de Gravier était inondée et le Corps du 9<sup>ème</sup> de Ligne coupé sur une grande partie. Les rues Gérard Duvergé et des îles étaient entièrement envahies.



Le journal prédisait aussi : « et si la cote de 9 mètres est atteinte cette nuit, l'eau couvrira tout le cours de Belgique, actuelle Charles de Gaulle, et arrivera jusqu'à la statue du Jasmin. »

Il indiquait également qu'au passage d'Agen comme à Colayrac-Saint-Cirq « L'eau atteint les premières maisons et on ne compte plus les fermes isolées aux alentours. »

Se déplacer en canoé sur l'avenue Michelet devint une obligation exceptionnelle.

Le déroulement de cet évènement débuta le

vendredi 1<sup>er</sup> février à 18 heures lorsque la pluie commença, avant que celle-ci batte son plein durant toute la nuit et le jour suivant. Cette grande « averse » de 1952 faisait suite à une période de plusieurs jours avec un air frais en Aquitaine et de l'air chaud sur les Pyrénées. Elle sera moins marquée par sa violence que par sa persistance inhabituelle et ses reprises constantes. Elle durera environ trois jours du 1<sup>er</sup> février jusqu'au dimanche 3 février.

Si le nord du bassin de l'Aveyron, et du Lot ne reçut que des précipitations modérées, l'ouest du Lannemezan fut particulièrement arrosé, englobant les trois quarts du bassin du Gers et pratiquement tout celui de la Baïse.

Cet acharnement du fléau, après saturation des sols par l'averse du jeudi, entraînera des conséquences néfastes sur l'évolution de la crue.

Les maximums d'abondance furent mesurés dans les Pyrénées : avec 160 mm sur la Garonne avant l'Ariège, 110 entre Toulouse et Agen, 55 mm sur le Tarn avant l'Agout, 110 pour l'Agout, 70 pour l'Aveyron, 120 pour la Baïse et 100 pour le Lot. Cette abondance de pluie d'origine océanique sur



le massif Pyrénéen qualifie ainsi le type de cette crue « d'océanique-pyrénéenne. »

Les plus fortes crues élémentaires dans les vallées de la Garonne et de l'Ariège furent imposantes mais c'est tout le bassin qui apportera et générera l'énorme flux.



Cette crue peu tragique à Toulouse prendra une mauvaise posture en aval. En effet en février 1952 le débit à la sortie de Toulouse était de 4800 m<sup>3</sup> avec 6 mètres à Castelsarrasin, tandis que le Tarn aura son effet apogée le 3 à 12 heures.



Le 3 février 1952 à 12 heures la Garonne affichait 7 mètres et commençait à déborder sur la promenade des Gravier. L'agglomération, placée dans une courbe fut envahie vers l'amont par des flots animés de courants corrosifs, avec une vitesse accélérée par le cheminement des eaux à la corde de la boucle. Ce mécanisme, et les obstacles opposés par les maisons, rendirent les eaux plus hautes dans les rues principales.

A 18 heures les eaux atteignaient 8,25 mètres et à 21 h passait les 9 mètres.

Mais à 18 heures aucune baisse ne se produisait.

D'où une participation intégrale de l'onde au

confluent du Tarn et de l'Aveyron avec un débit de 8500 à 9000 m<sup>3</sup> à Malone le 3 février à minuit. La confluence de l'Arratz et de la Barguelonne amplifiera la cote pour atteindre 10 mètres 38 à Agen.

Ce sera pendant la nuit qu'une grande partie de la cité sera envahie et le 4 à 4 heures du matin les 10 mètres étaient franchis. Ainsi la montée avait repris 3 mètres en 16 heures. A Marmande la crue sera de 11 m 72.

Il s'agit d'une crue extravagante produite par une conjonction malchanceuse de circonstances rares. L'acharnement de la pluie qui entrainera la persistance des eaux à des cotes voisines des maximums. Mais aussi le relief et le dessin du réseau garonnais qui facilitent grandement les concordances malfaisantes entre les ondes principales de la Garonne supérieure, du



Tarn et du Lot en cas d'averse sur le bassin. Chaque gonflement des flux produisit une seule poussée qui se combina avec les autres sans ralentissement. En effet si généralement les crues des rivières s'unissent et comportent chacune un sommet de long étiage, ou des variations faibles pendant un temps long, la tendance à une conjonction des flots se matérialise de la manière la plus fâcheuse.



D'autant qu'en 1952, l'averse initiale du jeudi sera responsable d'une saturation du sol le rendant moins perméable, et renforçant ainsi l'apport des pluies suivantes plus massif et destructeur. Un ralentissement temporaire de la montée des eaux tient aux conditions d'écoulement formées par les formes de la vallée.

Ainsi lorsque les limites latérales du champ d'inondation sont atteintes, l'allure de la montée se stabilise.



Peu de remèdes sont possibles, car laisser libre cours à l'étalage de l'eau supposerait des coûts importants. Ainsi seulement une meilleure appréciation des gonflements des cours d'eau peut rendre à titre préventif la crue moins dangereuse pour les habitants. Et Agen peut être considérée comme une des villes inondables les plus désastreuses de France.

Ce petit mot est un petit salut à Claude Tallandier, qui m'a parlé de ses

souvenirs de 1952. Il est toujours sage d'écouter et de partager le vécu des autres et anciens car la connaissance n'est qu'un empilage de savoirs divers.

Le parcours reprend en direction du fleuve par la route du Berger. Le petit chemin goudronné permet de rejoindre la route à la sortie du village. Nous marchons gaillardement le long d'un immense champ de maïs aux hautes tiges concentrées et dont les feuilles animées par le vent se frottent et produisent une mélodie stridente.

Après un petit pont sur le ruisseau dit le Mestré, nous prenons un sentier sur la gauche, très humide et dont les ronces sur la gauche descendent de la haie telles des lianes agressives et agrippantes.



Maintenant nous longeons des plantations de cette « actinidie de chine » produisant les kiwis à

pulpe verte et peau marron, sous les larges et immenses filets protecteurs. Puis c'est une alignée de jeunes noyers dont quelques coques vertes sont tombées dans l'herbe grasse.



C'est une longue marche au cours de laquelle nous foulons ces touffes d'herbe raide rendant le sol bosselé pour atteindre une haie de sureau avec des grappes de fruits violacés.



Un petit arrêt est effectué sur un parterre de plantain aux larges feuilles, juste à côté d'une plantation d'actinidia, elle-aussi couverte, pour un rassemblement du groupe.

Nous rejoignons une petite route bitumée avant de prendre un chemin étroit et ombragé, en légère montée en bord de Garonne.

Il devient plus encaissé avec un sol plus terreux, l'herbe devenant rare,

seuls quelques pissenlits demeurant gaillards. Le crottin sur le sol informe du passage de cavaliers dans ce bel espace de bocage.

La progression s'allonge entre des à-côtés touffus, dans cette sente parsemée de troncs en pleine décomposition par les champignons et insectes.



Un long temps de marche menant à un château d'eau où il faut bifurquer sur la droite pour avancer sur une route ensoleillée, interminable. L'avancée devient longue, le pas plus pesant, une sensation de ne pas voir la fin, avant d'entrevoir la montée vers le canal.

Nous laissons le pont de traverse pour cheminer sur la voie cyclable à gauche. C'est un kilomètre sous le soleil plombant, une sensation de ne pas avancer. L'eau où se mirent de hauts arbres propose les reflets des ramures, formant des tâches sombres sur lesquels scintillent l'infime houle légèrement poussée par le vent.

Dans une légère agitation, les frondaisons bruissent sous le souffle. Il faut se ranger pour laisser passer les cyclistes en promenade. Enfin une passerelle apparaît au loin avec des bateaux amarrés. Au pied de celle-ci nous pouvons assister au long passage d'une embarcation de plaisance et progressant lentement et entendre le bruitage saccadé du moteur.



Le franchissement s'effectue par une partie réservée aux piétons, hors de la route et nos enjambées font frémir le plancher métallique et résonner nos pas.

Sérignac est en vue et un chemin piétonnier permet de parvenir à l'entrée du village.



Nous montons la légère pente de la rue des Cornières avec à gauche le « couvert », ces arcades parfois encore surmontées de vieilles maisons à colombage, et à droite de beaux pans de bois à la maçonnerie réhabilitée.

Cela permet d'atteindre la place de l'église, centre de l'ancienne bastide. L'église fut un lieu « clunisien » qui a laissé ses marques sur le fronton et le nom de la paroisse rappelle son histoire : Ste Bernadette en « Brulhois. »

La guide nous invite à entrer dans l'église pour effectuer un descriptif du monument et de son environnement historique. Puis la visite du clocher est effectuée par petits groupes car l'ascension s'effectue par un escalier en colimaçon de moins d'un mètre de large. Avec des marches étroites où celles et ceux qui ont une pointure supérieure au 37 ont du mal à stabiliser leurs pieds, impossible de montée et descente simultanées. En haut les cloches sont en vue directe dont deux datant de cinq siècles, et le martèlement est étourdissant. La forme hélicoïdale du clocher est étonnante, mais la reconstruction en pin avec les méthodes modernes par des compagnons du devoir démontre la capacité technique et artistique de l'art de ces maîtres-ouvriers. Le bois apparaît neuf resplendissant d'un savoir-faire de plus en plus rare. Que penser de ces concepteurs et charpentiers du 16<sup>ème</sup> siècle qui ont calculé et réalisé cette forme gracieuse et élancée montant vers le ciel avec du bois brut local et les moyens de l'époque ?



Il est temps de revenir près du bus pour changer de chaussures et donner un peu de liberté à nos pieds après ces douze kilomètres de marche. Mais toute la journée a été belle et restera un bon souvenir.

A la prochaine randonnée !

